

Sommaire

Introduction. Au commencement était la ruse... De la ruse de la raison à la raison de la ruse	7
--	---

I. Approches transversales

1. La ruse et la prudence : l'enjeu démocratique <i>par Serge Latouche</i>	23
2. Ruser avec soi-même. La place de la ruse dans la gestion relationnelle de soi, <i>par Guy Bajoit</i>	47
3. Plus de ruse que de raison. Du point de vue de l'anthropologie clinique, <i>par Robert Steichen</i>	55
4. De la ruse de la raison <i>par André Berten</i>	79
5. Ruser sans mentir : de la casuistique aux sciences sociales. Le recours à l'équivocité entre efficacité pragmatique et souci éthique <i>par Jean-Pierre Cavaillé</i>	93

II. Les ruses de l'Afrique

6. Indicible, la ruse ? <i>par Michael Singleton</i>	119
7. Communication rusée et échanges monétaires sans marché. Transactions foncières ambiguës dans l'ouest du Burkina Faso <i>par Paul Mathieu</i>	153
8. De la ruse à l'État. Ce qu'usurper le pouvoir signifie chez les Saman du pays dogon, <i>par Gilles Holder</i>	167
9. Lieux et non-lieux de la ruse dans la société mossi <i>par Pierre-Joseph Laurent</i>	177

10. La chasse aux voleurs. Une association de chasseurs et l'administration de l'État dans l'ouest du Burkina Faso
par Sten Hagberg 199
11. Le *Trickster* zande à la source du savoir des Européens ? Une ruse plurielle d'Afrique centrale, *par Jan-Lodewijk Grootaers* 221
12. L'Armée céleste en Haïti : une stratégie de marronnage ?
par André Corten 233

III. La ruse asiatique

13. Le voleur kazakh. Du héros traditionnel aux pratiques mafieuses contemporaines, *par Anne-Marie Vuilleminot* 251
14. La ruse et ses cousins de Chine,
par Susan D. Blum 265
15. Le monde d'Ostap Bender. Escrocs en Union soviétique des années vingt et trente, *par Sheila Fitzpatrick* 283

IV. Last but not least

16. Le discours comme ruse. Stratégies de résistance des Anishinaabeg face aux velléités des missions chrétiennes (le cas de la réserve indienne de l'île Walpole, 1844-1850), *par Olivier Servais* 301
17. Ruses bibliques
par André Wénin 325
18. La ruse, une réponse au désarroi populaire. Analyse de certaines modalités d'action citoyenne en situation de pluralité de valeurs
par Frédéric Moens 339
- Les auteurs de l'ouvrage* 351

Introduction

Au commencement était la ruse...

De la ruse de la raison à la raison de la ruse

Les textes de ce recueil viennent d'horizons relativement divers et ne prétendent pas faire pour autant un tour d'horizon complet de la question de la ruse. Il y a à cela une bonne et simple raison, c'est qu'il n'y a pas de « tout de la ruse ». Le sujet ne se prête pas à un inventaire exhaustif de ses parties constitutives. En tournant autour d'un monument, on peut, certes, le contempler sous tous ses angles. Mais on ne peut en faire autant d'une problématique scientifique ou savante que si, au préalable, on en a délimité et décrété les contours. L'objet de la psychologie par exemple, répondant au projet des psychologues, peut échapper non seulement à la géologie, mais même, dans une certaine mesure, à la sociologie. Toutefois, l'impression ainsi induite d'une plus ou moins grande pertinence « objective » des approches et de la possibilité de venir complètement à bout du « sujet » en cumulant des points de vue rapprochés ne résultera pas d'une réalité en soi, mais de la clôture factice d'un « objet » et de la déclaration d'une chasse gardée.

Les contributions de ce livre ne résultent pas d'un tel projet totalisateur, mais d'un colloque interdisciplinaire sur la ruse qui s'est tenu à l'Université catholique de Louvain du 28 au 30 mars 2001 à l'initiative du Laboratoire d'anthropologie prospective. Il n'était nullement dans l'intention des organisateurs de *cadencasser* ainsi la ruse d'un côté, comme il était exclu d'office que les travaux aboutissent à une meilleure définition *chosifiée* du champ en question. Dès le départ, il était acquis que d'autres points de vue produiraient d'autres compréhensions, tout aussi crédibles, de données relevant, à titre heuristique, du domaine de la ruse. Sans vouloir ni pouvoir lister toutes les disciplines qui pourraient avoir leur mot à dire sur la question, on peut penser pêle-mêle à la sociobiologie, à la neurophysiologie, à l'éthologie, à l'économie, au « folklore », à l'épistémologie, à l'esthétique, voir même à l'érotisme – un domaine « voué sans échappatoire à la ruse » selon Bataille [1965, p. 296]. Tous ces domaines sont absents, et pourtant une simple évocation rapide montre qu'ils étaient tout autant

légitimes que ceux qui sont représentés. La sociobiologie par exemple, ne rencontre-t-elle pas la ruse comme stratégie de survie de l'individu ou de l'espèce? À la neurophysiologie ne peut-on demander s'il y a un gène de la ruse à l'instar de ceux prétendus de l'homosexualité, de l'obésité ou de l'altruisme? En éthologie, l'insecte qui se camoufle, l'animal qui fait le mort ne rusent-ils pas? La main invisible – rusée ou roublarde – ne provoque-t-elle pas l'économiste? Quant au folklore, indirectement présent, n'est-il pas une véritable encyclopédie de la ruse? Ainsi, dans les sagas islandaises, « la ruse intelligente est, toujours, préférée [...] [à] la bêtise musculaire » [Boyer, 1992, p. 210]. À l'encontre du mépris affiché chez nous à l'égard des nouveaux riches tant par les pauvres qu'ils ont *largués* que par les anciens qu'ils ont rejoints, certaines sagas dépeignent « complaisamment par quels artifices un parvenu retors déjoue les visées des grands de ce monde¹ ». Quant aux héros celtes, ils sont tout aussi rusés que leurs homologues grecs... à cause, sans doute, de leurs lointaines origines communes [cf. Sergent, 1999, notamment chap. II, 3^e partie]. L'épistémologie, de son côté, aurait tort de l'oublier : si le rire entame du dedans la supériorité supposée absolue du sérieux, la ruse, en manquant profondément de respect à la raison, fait penser qu'en définitive, l'accès à la vérité est toujours provisoire et fragile. L'esthétique, enfin, ne travaille guère que sur la ruse. Que d'astuces par exemple, pour tromper l'œil dans la peinture! Sans doute trouverait-on encore d'autres angles d'interrogation de la ruse. Mais si on ne peut pas tout faire lors d'un colloque, c'est d'abord parce qu'il n'y a pas de Tout à faire et aussi que tout reste à défaire et à refaire en permanence.

*

Avant de faire brièvement état du contenu des contributions, quelques remarques sur l'interdisciplinarité même s'imposent. Bien que les textes proviennent tous d'un seul horizon, celui des sciences humaines, leur diversité disciplinaire ne rend pas leur regroupement plus évident, si ce n'est sous des rubriques plutôt factices telles que celles des « aires géographiques » ou « approche psychologique *versus* démarche sociologique ». À première vue, leur juxtaposition, tout argumentée qu'elle soit, pourrait paraître assez artificielle. L'organisation d'un matériel disparate, en effet, n'aboutit pas toujours, loin s'en faut, à un ensemble organique. Cependant, il nous faut tout d'abord dissiper une équivoque. L'équivoque en question est d'ordre épistémologique. Pour certains esprits candides, il existe, au préalable de toute compréhension disciplinaire, des *réels* de référence, dotés d'eux-mêmes de significations substantielles, aussi universelles qu'univoques. Si « être dans le vrai », c'est rejoindre le réel tel qu'il est, alors l'interdisciplinarité est un leurre puisque, s'agissant d'une seule et même réalité, il ne peut

1. *Ibid.*, p. 93 – une complaisance aussi peu évangélique, en dépit de la provenance chrétienne des sagas, que l'amoralité du Destin qui décide du sort tragique des hommes [cf. p. 183].

pas y avoir, en fin de compte, trente-six approches, pour l'essentiel également valables, mais une seule. Dans ce cas de figure, certaines disciplines, dans la mesure où elles représentent ces réalités telles qu'elles sont et pas telles qu'on les imagine, auraient alors objectivement un droit de cité plus authentique que d'autres. Ainsi, un psychanalyste ou un anthropologue, invités à prendre la parole dans un colloque organisé par des hydrologues, peuvent avoir l'impression que leurs élucubrations tombent à l'eau, étant moins *dans le sujet* que des contributions ciblant la réalité définie par la formule H_2O .

Mais le positivisme scientifique qui identifie l'objet qu'il se donne avec les choses en elles-mêmes n'est pas la seule épistémologie possible, encore moins la plus plausible. Pour une épistémologie plus critique, les points de vue produisent, en grande partie, ce qui est vu. Dans ce cas, l'inexistence en soi d'un *seul et unique* réel de référence fait que « l'eau symbole » du poète et « l'eau lustrale » du prêtre ne peuvent pas être dites moins purement « eau » ni moins proprement « objet » que la « chose » projetée par la formule chimique de l'hydrologue. Faute d'avoir ainsi saisi l'a.b.c. de l'onto-épistémologie, certains esprits mal lunés ont pu imaginer que le *réel* de l'astronomie a rendu irréel celui de l'astrologie. Or si un *astronome* peut légitimement chercher les « lois » (*nomoi*) des astres, il n'a pas, en tant que tel, à traiter d'intrinsèquement illogique la « logique » (*logos*) recherchée par l'*astrologue* qui ne s'adresse pas aux seules réalités astrales, mais à la gestion précise du destin personnel. De même, l'alchimiste de jadis était foncièrement un alchimiste et non un chimiste qui s'ignorait. Si, par conséquent, on pense que les apparences d'un *réel* externe à l'observateur peuvent donner à penser diversement, alors l'interdisciplinarité se révèle être une entreprise heuristiquement enrichissante. Pour finir, ne serait-ce que pour éviter l'impérialisme monodisciplinaire, l'interdisciplinarité doit être conçue autrement qu'en termes d'une proximité objective ou d'un éloignement subjectif à l'égard de substances ou de structures qui se donneraient à voir telles qu'elles sont naturellement à tout esprit suffisamment capable d'encaisser leur épaisseur essentielle.

Ce parti pris d'une approche plurielle justifie d'écarter d'emblée toute ordonnance de notre *matériel* en fonction d'un prétendu principe de pertinence intrinsèque. La ruse n'a pas d'*en soi* que les uns enregistreraient plus exactement et entièrement que les autres. Il nous a donc fallu recourir à d'autres critères d'agencement. D'ailleurs, si « ruser », c'est, en partie, se faire passer pour ce qu'on n'est pas, faire parler de soi au singulier là où, en fait, on est une pluralité incompressible, serait déjà une sacrée ruse ! En effet, puisqu'un noyau dur, la ruse, « ça » n'existe pas, tout recours au singulier (« la ruse ») ne peut refléter qu'un champ conventionnel et nullement une chose en soi. Dans ce champ, clôturé plus pour les besoins d'une cause qu'à cause de son potentiel naturel, pousse ce qu'on a choisi d'y semer... Certes, il était normal, dans ce colloque géré par un laboratoire d'anthropologie prospective, que l'angle de vue anthropologique prédomine. Toutefois, les anthropologues devraient être les derniers à prendre

leur discours pour hégémonique et à reléguer le parler de leurs invités (théologiens, philosophes et autres psy) au statut de dialecte dérivé ou déviant. Toujours est-il que les responsables de cette rencontre n'espéraient pas que du Babel de leur colloque émergerait un espéranto capable non seulement d'exprimer, mais d'expliquer une quelconque ruse quintessencielle². S'il y a autant de ruses que de rusés et de rusées, *a fortiori* ceux et celles qui raisonnent sur ces particularités phénoménologiques doivent-ils renoncer, d'entrée de jeu, au projet insensé de déceler derrière ce foisonnement phénoménal une seule et unique raison d'être de la ruse véritable. Interdisciplinarité oblige, un irréductible pluralisme des causes et des choses est donc de mise.

Il n'empêche que cette diversité de points de vue, et donc de produits, peut être sous-tendue par une certaine unité intentionnelle. Dans l'ensemble, les morceaux choisis pour ce recueil présentent un « air de famille ». La raison en est qu'ils répondent à un projet d'herméneutique heuristique qui n'a jamais cessé de subsister dans les universités francophones hors de l'hexagone³. C'est peut-être une simple impression (et qui mériterait confirmation) : les anthropologues francophones mais non proprement français ont été et sont restés plus imprégnés non seulement de lettres (classiques surtout) que leurs homologues parisiens, mais aussi d'exégèse biblique en bonne et due forme scientifique. Ce qui fait que loin de pratiquer l'anthropologie *gratuitement*, ils se sont souvent sentis obligés non pas tant de l'appliquer à des enjeux accessoirement anthropologiques, mais de s'impliquer dans les luttes interdisciplinaires pour faire prévaloir les « bons » sens. S'il est difficile d'imaginer un enquêteur qui ne soit pas en quête de sens, l'Occident savant et scientifique n'a, de nos jours, que rarement poursuivi le chemin de la connaissance jusqu'à son aboutissement éthique. Piégées d'un côté par une dichotomie entre recherche fondamentale et recherche appliquée qui, pour certains, plonge ses racines non pas dans une distinction naturelle entre théorie et pratique, mais dans l'institution esclavagiste de la Cité grecque, poussées de l'autre par la pudeur positiviste (l'expert établit les faits, mais ne s'engage pas dans la politique ; le spécialiste explique les principes de précaution, mais n'a pas à légiférer sur les précautions à prendre), les sciences humaines – du moins jusqu'à présent – faisaient fi de la troisième étape de la trilogie classique *ars intelligendi, explicandi applicandique*⁴, se contentant de communiquer leur compréhension des choses (censée être objectivement la plus vraie) aux agents de terrain. Désormais,

2. *La recherche de la langue parfaite dans la culture européenne* (pour ne parler que d'elle) n'a rien donné selon U. Eco [1994].

3. L'« humanisation des sciences humaines » dont fait état F. Dosse [1997], au vu des « humanistes » listés, a l'air d'avoir eu lieu dans le seul milieu franco-français.

4. Cf. H.-G. Gadamer dans *Wahrheit und Methode* – un mouvement en trois temps qui a inspiré une proposition de méthode pour l'anthropologie prospective. Voir « De l'épaississement empirique à l'interpellation interprétative en passant par l'ampliation analogique : une méthode pour l'anthropologie prospective », in « L'anthropologie prospective », *Recherches sociologiques*, 1, 2001, p. 15-40.

une interprétation interpellante est devenue ou redevenue pour beaucoup le but même et la fin (*telos*) du travail « académique⁵ ».

S'il y a bien un trait commun qui caractérise les interprétations proposées dans les essais qu'on va lire, c'est leur côté interpellant. D'une façon ou d'une autre, en explicitant voire en expliquant les enjeux de la ruse, grâce à des observations empiriques, tous cherchent à déceler en quoi des comportements rusés constituent des liants ou des dissolvants sociaux. Car les ruses, ou plutôt les rusés non seulement tissent la trame de la vie sociale, mais peuvent aussi détricoter le lien social. Les données recueillies au nom de la ruse donnent lieu à penser, au-delà de l'ambivalence des phénomènes, à des actions limites irréductibles : d'un côté, une ruse vécue (proche d'un idéal-type) censée se rapporter positivement, bien qu'à des degrés divers, à tous les participants d'un jeu qui paraît encore valoir la chandelle, et de l'autre, une ruse tout aussi singulière et située, mais aux effets tellement pervers qu'ils annulent à terme les bénéfices escomptés. Non pas que le côté anémique de la ruse la fasse aboutir automatiquement à l'anarchie absolue ; au-delà de l'aménagement plus équitable de l'ordre existant, en effet, certaines ruses annoncent une nouvelle disposition des rapports sociaux. Il n'empêche qu'en règle générale, sans n'être qu'un pis-aller, la ruse ne fait pas figure d'un *nec plus ultra* ! Faute de religion (ou de raison), on donne dans la magie (et la ruse). On retrouve là tout ou partie du message psychologique des mythes grecs. Jason, par exemple, n'est pas le plus brillant des héros puisqu'il obtient la toison d'or non pas par sa franchise ou par son courage, mais par une ruse magique [cf. Diel, 1977, p. 177 sq.].

On peut évidemment ne pas être d'accord avec les interprétations proposées ; mais seul un pur esprit (le diable étant, par définition théologique, impur !) pourrait ne pas être interpellé par la ruse et pourrait refuser de se positionner en conséquence. La ruse ne peut pas laisser indifférent. Et ce n'est pas là une vision utilitariste de la ruse. Être anti-utilitariste en sciences sociales ne veut pas dire se sentir totalement inutile ! Toutefois, il faut bien comprendre la portée utile des interpellations interprétatives reproduites ici. En tant que tel, l'analyste « académique » n'est l'apôtre d'aucune cause, si ce n'est, justement, la cause apostolique de l'analyse académique. Si les anthropologues (et tous nos auteurs le sont dans la mesure où ils sont à la recherche de la logique humaine) se font parfois martyriser pour leur cause, c'est que celle-ci ne peut pas être à la hauteur de la complexité concrète des choses analysées. C'est un fait : l'acteur indigène ne se retrouve jamais, du moins jamais tout à fait, dans l'écrit savant. L'observateur aura beau décrire jusqu'au dernier détail un cas de ruse auquel il a participé, il y aura toujours un monde entre la relation rusée vécue et la réalité de la ruse conçue.

Ce décalage inéluctable est dû au fait que là où l'agir est un langage intégral, individuel et « naturel », le langage analytique est une action partielle, impersonnelle

5. Et cela même si ou justement parce que « nous n'avons jamais été modernes ».

et « artificielle ». La ruse effective ou existentielle a lieu entre des personnes aux noms *propres* et qui « parlent » ou, mieux, interagissent à un moment donné avec tout ce que le contexte spécifique leur permet de se « dire ». La ruse raisonnée, en revanche, fait figure de nom *commun*, faisant écho, sous forme d'une essentialité étriquée, à des expériences aussi primordiales que particulières. Aristote disait qu'il n'y a de science que du général. Mais déjà le sens commun ne peut pas fonctionner sans recourir à certaines généralisations – « ceci est un X (homme, lapin, caillou...) ». Papou, Patagon ou Postmoderne, tout le monde est bien obligé de référer une singularité rencontrée à une catégorie plus large⁶ – le savant n'échappe pas à la nécessité d'opérer une extraction sélective au sein d'un foisonnement phénoménal non seulement en mouvement perpétuel, mais d'une complexité intrinsèquement incompressible. Le concept cristallise le flou créateur du flux évolutif pour les besoins d'une cause plus ou moins légitime. L'important reste que ces « arrêts sur image » ne soient pas pris pour l'essence des choses. Si, dans un sens spéculatif et systémique, le cerveau anthro-po-logique comprend mieux la nature notionnelle de la ruse, ce sens conçu est autre et autrement moins complet que le vécu d'un anthropologue en train de ruser. Le langage savant fait figure de parent pauvre à l'égard du trop-plein du sens commun. Si ce dernier inclut, entre autres, les modes impératif, optatif, performatif, les interprétations du premier, simples descriptions déclaratives, ne pouvant rien imposer directement, ne peuvent qu'interpeller indirectement. Certes, l'intellectuel qui cherche aimerait bien trouver des vérités qui activeraient davantage l'énergie humaine. Et il n'est guère possible de camper des idées en innocence de toute cause. Néanmoins le caractère formel de la prospection savante empêche les perspectives qu'elle ouvre de devenir apodictiquement prescriptibles.

Le M.A.U.S.S. n'édite pas des manuels et ne fournit pas des modes d'emploi ! Qui parcourt ces textes pourra éventuellement se faire des idées plus intelligibles, voire carrément inédites en matière de ruse ; mais en fin de parcours, il n'en saura pas plus – il risque même d'en savoir beaucoup moins ! – sur ce que la ruse *en soi* pourrait bien être et à quoi la ruse *en tant que telle* pourrait bien lui servir ! La ruse *idéal-typée* n'est pas un idéal et encore moins un archétype. Et pourtant, même dépouillées de leurs idiosyncrasies et rangées dans des casiers conventionnels, les ruses continuent à donner non seulement à penser, mais à faire. C'était du moins le but que s'était fixé le Laboratoire d'anthropologie prospective et l'espoir qui le portait en organisant le colloque dont on lira les fruits ici.

*

6. Le tout étant le statut onto-épistémologique du casier de rangement en question, le fondement de la ressemblance relative puisque l'identité absolue est impossible : qui dit que Pierre est un homme à l'instar de Paul fait-il référence à une pure convention socio-historique sans aucune justification intrinsèque dans les individus rassemblés comme ressemblants ou fait-il écho à un reflet raisonné portant sur des réalités possédées en commun par les choses rangées – en l'occurrence une nature humaine ?

Nous nous sommes résignés, en fin de compte, à regrouper les contributions sous deux grandes rubriques classiques : les approches globales et les études de terrain, classées à leur tour selon des aires géographiques.

Approches transversales

Dans « La ruse et la prudence : l'enjeu démocratique », *Serge Latouche* nous rappelle que la raison d'être occidentale a longtemps cheminé sur des rails parallèles, à cheval sur le rationnel et le raisonnable. Mais à dater de l'émergence de la modernité, l'Occident paraît avoir bifurqué dans un sens unique, tout rationaliste, qui mènerait tout droit à l'impasse de la mondialisation. La volonté de tout thématiser en théorie et de maîtriser le Tout de manière techno-scientifique ne laisse guère ou plus du tout de place pour cette sagesse ancestrale (qu'on peut encore trouver ailleurs de nos jours, en Afrique notamment) qui savait ruser « prudemment », en sites toujours propres, avec des singularités toutes plus singulières les unes que les autres. Sans un retour-recours à ce genre de gestion raisonnable des affaires courantes, à la lumière des grands axiomes acquis, il y a grand danger que la démocratie mondialisée ne devienne de la démagogie immonde, une rationalisation de la seule rationalité marchande.

Représentation collective, phénomène (macro)social, la ruse est aussi non seulement le fait d'acteurs individuels, mais une réalité avec laquelle ils doivent compter personnellement. Parmi les multiples sens de la ruse, *Guy Bajoit*, dans sa contribution « Ruser avec soi-même », s'attarde sur une signification qui risque d'échapper à des (socio)anthropologues, peu enclins à l'auto-analyse ou même à analyser les dimensions psychologiques des interactions institutionnalisées qu'ils inventorient. Sur le double fond de la constitution de l'identité propre et de la socialisation à la vie collective, l'auteur nous invite, en s'appuyant sur le Renard de la fable, à réfléchir sur la nécessité de ruser d'abord avec soi-même si on veut jouir d'un minimum vital de raison d'être sociale. Si personne, pour finir, n'est entièrement dupe, même dans sa propre cause, il n'empêche qu'il faut une sacrée dose de ruse pour relever le flot de défis et le lot de dénis que la vie quotidienne apporte à notre existence aussi bien privée que publique.

Sociologue, *Guy Bajoit* s'est aventuré « en amateur » sur le terrain de la psychologie. *Robert Steichen* y travaille en professionnel de la psychanalyse. Tout en reconnaissant qu'à un niveau phénoménologique, la ruse se prête à de nombreuses descriptions et définitions, l'auteur se demande, au vu de son omniprésence et de son importance manifestes, s'il n'y a pas lieu de parler d'une réalité plus profonde, d'une ruse radicale, responsable, en dernière analyse, de l'identité humaine. Mais avant d'en arriver là, notre psychanalyste s'est demandé pourquoi il en est si peu question, explicitement ou formellement, au sein même de sa propre discipline. Devant ruser avec les ruses inconscientes de ses interlocuteurs qui, dans un premier temps, ne veulent rien savoir à la fois de leur propre réel et du réel hypostasié dans les figures de l'Autre ou du surmoi, se pourrait-il

que le psychanalyste, s'efforçant d'avoir raison de la ruse d'autrui, refoule le fait que sa raison d'être, sinon sa propre raison, est un « faire semblant » qui ressemble fort à de la « ruse bienveillante » ? Et si le psychanalyste, à sa façon, reprenait le flambeau du Trickster, ce personnage facétieux des mythes [cf. Jung, 1959].

L'histoire se meut-elle dans un sens (désormais montant) en dépit de l'absurdité apparente de ses divagations multiples, ou les rares soubresauts sensés ne sont-ils que l'écume éphémère de lames de fond insensées ? Reprenant la relève de la foi dans les voies mystérieuses de la Divine Providence, une conviction contemporaine – qu'on retrouve paradoxalement aussi bien chez les optimistes hégéliens qu'auprès des pessimistes nietzschéens – attribue les dérapages déraisonnables de l'histoire, Auschwitz inclus, aux ruses d'une Raison qui finira par avoir raison de tout puisqu'elle est le Tout ! S'appuyant sur sa lecture de Kant, le philosophe *André Berten*, sans souscrire à cette vision béate des choses, conclut néanmoins que l'homme est condamné sinon à faire du sens absolu, du moins à agir de manière relativement sensée. Ce serait même à partir du sens moral dont on dote autrui qu'on aurait attribué un sens à l'altérité en général et au temps en particulier. Si ça, c'est de la ruse, c'est une ruse bien sympathique sinon tout à fait sensée !

Pour éviter le malentendu meurtrier, rien ne vaut selon Camus la transparence totale. *Jean-Pierre Cavallé* fait écho à toute une tradition à la fois très ancienne et post-moderne voulant qu'une certaine opacité, plus ou moins délibérée et parfois obligée, ne fasse pas toujours du tort au bon entendement humain. La ruse rejoindrait ainsi la restriction mentale des moralistes d'antan et la redécouverte de la prudence par les politologues modernes. En effet, un seuil critique sépare deux lectures de la casuistique. D'un côté, les axiomes de la morale seraient en principe applicables automatiquement à tous les cas sans exception – quoi qu'il en soit des difficultés qu'on peut éprouver face à la complexité du concret. Si par exemple, la vie est un don divin, aucun cas, même le plus poignant ou le plus problématique, ne peut constituer, objectivement, une exception à l'interdiction absolue de l'avortement ou de l'euthanasie. De l'autre, l'épaisseur singulière de chaque situation personnelle et socio-historique fait qu'il faut procéder analytiquement, sans doute à la lumière des déclarations globales et heuristiques (tel le respect des innocents), mais en dernière analyse au cas par cas, chaque cas étant un cas à part entière. C'est dans cet écart entre l'essentiel et l'existentiel que s'inséreraient à juste titre des pratiques rusées.

Les ruses de l'Afrique

Une expérience de terrain, vécue en Éthiopie à l'apogée de la révolution de Mengistu, fait penser à *Michael Singleton* qu'une des formes les plus fréquentes et les plus justifiées de la ruse a lieu, à « l'insu du plein gré » des principaux intéressés, entre acteurs associés selon des structures ou dans des situations sans doute asymétriques mais relativement acceptables. Cette ruse, moins intellectuelle et

intentionnelle, plus instinctive et inavouable qu'une certaine *mètis* grecque, ferait, à l'instar de la plupart des rapports ritualisés, partie intégrante des relations humaines dans des sociétés ni trop aristocratiques ni trop égalitaires. Il y aurait donc pour une ruse authentique, mais aussi à côté des non-lieux de la ruse, des lieux nettement plus ambigus où ruser avoisinerait l'aliénation. Si l'anthropologue peut parler, de manière théorique, d'une ruse relativement acceptable en tant que tactique activée par les plus impliqués, elle doit rester indicible.

L'hypothèse de *Paul Mathieu*, étayée par une étude de cas, pourrait se résumer ainsi : plus ça change..., plus se profile le même risque non seulement de devenir autre et à l'insu des intéressés, mais même tout autre que prévu par les gourous de la mondialisation. En effet, par des transactions rusées, des acteurs ruraux de l'Ouest burkinabé s'accommodent d'une *apparente* marchandisation de leur foncier ancestral – « apparente » puisque en l'absence d'un État de droit de type commercialo-contractualiste « propre » aux pays dits « développés », il est loin d'être sûr que cette euphémisation africaine de l'échange monétaire soit purement transitoire. En règle générale, si un langage local (disons villageois) obéit à une logique plus globale (disons régionale), cela ne veut pas dire, loin s'en faut, que les tactiques paysannes de l'Afrique profonde répondent directement à la logique de la mondialisation en cours – qui, de toute façon, pourrait n'être que le dialecte, provisoirement hégémonique, qu'une élite économiciste prendrait par méprise pour un espéranto œcuménique. Il se pourrait que les partenaires des échanges fonciers en question, loin de se leurrer temporairement sur leur véritable nature marchande, récusent par leur ruse une rationalité de rentabilité qui ne peut avoir lieu qu'au cœur d'un capitalisme à base d'un individualisme intéressé jouissant de tous ses appuis institutionnels. Et si, faute (mais en est-ce vraiment une ?!) de cette idéologie et de ces institutions, sous forme de la ruse, les Burkinabé exploraient les voies d'une rentabilisation inédite des rapports humains, bien au-delà de la prétendue transition obligée entre tradition et modernité?

Après coup, la plupart des groupes qui ont créé le pouvoir étatique cherchent à faire bonne figure grâce à un « mythe charte » positif à la Malinowski. De nos jours, des coups d'État se font au nom de l'État (à rétablir ou à instaurer), donnant ainsi bonne conscience à ceux qui ont pris le pouvoir. Les Saman du Mali dont nous parle *Gilles Holder* se font beaucoup moins d'illusions sur eux-mêmes et sur l'origine de leur « légitimité ». Ils se vantent même de la ruse violente qui les a propulsés au sommet de la pyramide prédatrice, organisatrice des rapports humains en société. Loin d'être un pis-aller passager, la ruse paraît parfois le pilier même de certaines sociétés, régissant en permanence aussi bien les relations intérieures qu'extérieures⁷. Quand une ruse certaine est primordiale, la raison

7. On pense aux Peuls de S. Balde et A. Le Pichon [1990]. Pour une ruse dont on n'a pas à avoir honte, cf. J. Pitt-Rivers [1983 – c'est dans le chapitre 7 que l'auteur aborde un cas fameux de ruse biblique].

d'État qui se veut raisonnable devient tout à fait seconde. Les Saman donnent à penser que l'Afrique de l'Ouest pourrait avoir connu une tripartition à la Dumézil, avec, chapeautant le paysan et le prêtre, le politicien (plus dur que pur!). Dans le monde bantou, au contraire, le pouvoir « politique » ne l'est pas dans la mesure où, comme l'a magistralement montré Luc de Heusch, le chef, loin de régir en priorité les affaires de la cité, à l'exclusion ou presque des questions d'environnement, fonctionnait comme une passerelle entre la culture et la nature.

Grâce à sa longue expérience du terrain au Burkina Faso, *Pierre-Joseph Laurent* est en mesure de nous détailler les structures et les fonctions de la ruse chez les Mossi, comme l'aurait fait une génération précédente d'anthropologues. En outre, son texte est riche d'incidentes théoriques, en particulier sa proposition de voir dans le don, qui caractérise les rapports des gens du cru avec les expatriés « engagés » qui leur tombent dessus en permanence, une tactique de ruse à part entière. Malheureusement dans notre monde (im)mondialisé, ce type de ruse peut connaître des contrefaçons (telle la corruption) aux effets pervers certains.

Les « vigilances de voisinage » (*neighbourhood watches*), les services d'ordre para-étatiques et autres corps de sécurité, voire les milices privées sont à l'ordre de nos jours puisque des États du Nord, en manque de moyens, se délestent ainsi de leur monopole sur la gestion de la violence légitime. *A fortiori* du côté de l'Afrique, en l'absence croissante d'État (qui, de toute façon, ne fut jamais très présent), les acteurs du cru se sentent obligés de s'organiser pour leur défense non seulement contre les sorciers de la nuit, mais aussi contre les bandits du grand jour. *Sten Hagberg* nous raconte le cas, fascinant mais exemplaire, d'une confrérie de chasseurs ancestraux du Burkina Faso qui se sont recyclés en gardiens de village. Acceptés par les leurs, ils ont dû ruser (mais quoi de plus naturel pour des chasseurs?) avec le gros gibier du cru – les forces officielles de l'ordre établi, les politiciens, les gendarmes et autres agents sécuritaires – pour être officieusement agréés.

Dans le domaine africain, la référence classique à la figure rusée est l'ouvrage d'Evans-Pritchard sur lequel *Jan-Lodewijk Grootaers* s'appuie pour camper une ruse des dominants vue par des dominés. Les Zandés, ou du moins certains⁸, en faisant remonter la supériorité technique des Européens à une source africaine, font preuve de ce qu'on pourrait appeler une « ruse de résilience ». Les gagnants tendent à penser qu'ils ont bien mérité leur victoire et que leur hégémonie est due aux efforts (personnels et pragmatiques) consentis. Mais le perdant a-t-il tout à fait tort de soupçonner autre chose? Pour ne pas se laisser faire par l'histoire, par l'évidence, par l'autre, on peut vouloir, en invoquant la ruse, se donner raison contre toute raison obvie : d'où, entre autres, la conviction qu'ont certains fondateurs africains de nouveaux mouvements religieux que même les

8. Le problème de l'auteur et des auditeurs d'un récit est souvent tout aussi difficile à résoudre que celui du degré de foi qu'ils attachaient à ce qui était dit – les Grecs ne sont pas les seuls à propos desquels on pourrait, avec Paul Veyne, se demander s'ils croyaient « vraiment » à leurs mythes.

missionnaires blancs, se réservant la bénédiction divine, n'ont pas communiqué toute la Bible à leurs convertis. Le phénomène du Cargo est nettement moins répandu en Afrique qu'en Océanie, mais, dans ce rebricolage zande du matériel ancestral, on peut capter un écho du Blanc usurpateur des biens indigènes.

Par certains côtés, avec Haïti, on ne quitte pas l'Afrique. Qu'on ne soit pas étonné donc de trouver dans cette section l'article d'*André Corten*. Là où Bajoit avait abordé la ruse du soi individuel, Corten analyse la ruse d'un soi collectif dans son étude d'un mouvement marginal – religieux – haïtien aux manifestations exubérantes sinon excessives. L'autruche proverbiale n'a pas toujours tort d'enfouir la tête dans le sable ! Atteint d'un cancer terminal, on peut, en rusant avec soi-même, pallier le pire. De même, confrontées à des situations désespérées, des communautés rusées peuvent inventer des soins palliatifs. Bien que la religion ne soit pas en soi l'opium du peuple, on comprend que les victimes inconscientes d'une mondialisation, insaisissable intellectuellement et incontrôlable effectivement, puissent y avoir recours comme à une opiacée. En outre, quand tout vous tombe dessus en permanence non seulement du dehors mais d'en haut, il y a quelque chose de tout à fait raisonnable à attribuer l'origine de vos maux et malheurs à des facteurs externes (ici symbolisés par le diable) – des forces qu'on a intérêt à se concilier. Il n'empêche que sympathisant du dehors (sinon complice du dehors en question), on peut se demander si, en plus de ce genre de réaction religieuse, une lucidité plus révolutionnaire ne s'impose pas à terme...

La ruse asiatique

Après avoir campé quelques figures ancestrales de la ruse chez les Kazakh de l'Asie centrale et expliqué qu'autrefois, un certain type de vol rusé, bien réglementé sinon tout à fait réglementaire, était plus que toléré, *Anne-Marie Vuilleminot* montre que l'émergence du mafieux dans la période post-soviétique rompt radicalement avec la tradition. Là où le voleur d'antan jouissait d'un prestige certain dans la mesure où il s'attaquait aux excès du pouvoir, le criminel d'aujourd'hui, tout filou qu'il soit, ne fait souvent figure que de crapule puisque seul l'avoir l'intéresse.

« Que votre “oui” soit oui et votre “non” soit non », le Dieu de la tradition judéo-chrétienne étant Vérité et Parole, l'Occidental se voit bien obligé, en principe, de dire toute la vérité et rien que la vérité. Si seulement le fils, revenu chez lui après des années à l'étranger, n'avait pas caché son jeu en se faisant passer auprès de sa mère et de sa sœur pour un inconnu, il n'aurait pas été victime d'un *malentendu* meurtrier, insinua Camus. Cette préprogrammation pour un idéal de transparence totale fait qu'une Américaine en Chine, en l'occurrence *Susan D. Blum*, peut se sentir relativement perdue face à des formes de communication nettement plus équivoques et opaques. Que ce soit autrefois ou aujourd'hui, les Chinois – peut-être plus réalistes, plus pragmatiques, moins naïfs,

moins utopistes – paraissent pouvoir se faire bien comprendre, du moins entre eux, en ayant recours à des demi-vérités qui, en Occident, passeraient pour de vrais mensonges !

La réalité dépasse parfois la fiction : si, entre les deux guerres, la figure littéraire d'un imposteur escroc nommé Ostap Bender a fait fureur parmi le peuple russe, c'était sans doute en grande partie parce que ce dernier avait souvent affaire à des gens qui, se prévalant notamment de faux papiers impressionnants, se faisaient passer pour ceux qu'ils n'étaient pas : de hauts fonctionnaires ou des notables de l'appareil communiste. En se basant non seulement sur la littérature mais sur la presse de l'époque, *Sheila Fitzpatrick* campe une figure de la ruse, l'imposteur – en anglais, le bien-nommé *confidence trickster* – qui, tout en étant un escroc, fait partie intégrante (pour ne pas dire désintégrant) d'un système trop compromis pour être pris vraiment au sérieux.

Last but not least...

De l'autre côté du détroit de Béring, au pays du Trickster de P. Radin, Nanabozho le lapin rusé joue des tours à des missionnaires jésuites, même là où ces derniers croyaient régner sans partage : dans les *disputations* théologico-mythologiques. Ce débat, qui n'a rien d'un ébat amoureux, prend les allures d'un ring de boxe où rusent d'irréductibles Anishinaabeg qui tentent de résister encore et toujours à l'invasisseur européen. *Olivier Servais* nous présente cette confrontation sur les rives du lac Saint-Clair dans le haut Canada, où les actions rusées, multiples et multiformes, pénètrent, imbibent et soutiennent les diatribes autochtones contre les pères de la Compagnie de Jésus.

Enfin, puisque nous mentionnons le nom de Jésus, et en espérant que l'exégète aussi bien que le sociologue s'y reconnaîtront sans trop de peine, nous clôturons notre série « ethnologique » avec une étude de la ruse dans les textes bibliques et sur le terrain de la Wallonie « profonde ». En deçà de leur éventuel cachet révélé, les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament (qui ont fini par ne faire qu'un : la Bible) constituent un ensemble de données ethnographiques qui a pesé lourd sur les options et les optiques de la civilisation occidentale. Il était donc intéressant d'écouter un exégète, *André Wénin*, sur le sujet des ruses bibliques – le pluriel (incompressible) étant de sa propre plume. Bien que tout commence mal avec un Malin qui ruse avec nos premiers parents, la Bible envisage des ruses presque innocentes. Car tout en condamnant comme mauvaise la ruse du riche, elle n'identifie pas la ruse du faible avec une tactique moralement bonne⁹. Elle va même jusqu'à parler d'un Dieu rusé, d'un Dieu « pas tout à fait moral » pour reprendre la dernière phrase de l'auteur, d'un Dieu quasi au-delà du bien et du mal, comme aurait dit Nietzsche, sinon l'Absolu Assassin d'un Lévinas !

9. Le faible étant souvent le pasteur bien obligé, dans sa transhumance, de ruser avec des sédentaires plus forts que lui – une obligation qu'il finit par interioriser.

Si certains peuples et périodes ont pu se justifier sans scrupules d'une forme tout à fait consciente de la ruse, *Frédéric Moens* analyse le cas, sans doute le plus fréquent, où la ruse est impliquée inconsciemment dans l'interaction et ne peut en être dégagée que par une analyse abstractive quelque peu factice. Bien qu'en dernière instance, elle soit aussi unique que le marché qu'elle préconise, la pensée moderne se veut et se voit plurielle. Cette pluralité affichée de valeurs aboutit à une polynomie de fait que les acteurs, aussi bien hégémoniques que subalternes, ont du mal à dominer rationnellement. Face à l'incapacité manifeste et même sincère des autorités locales à résoudre un grave problème routier, des gens du cru se sont organisés de façon (rusée) pour avoir gain de cause. On pourrait trouver quelque peu excessif le terme de « désarroi » pour décrire l'état d'esprit de gens obligés de ruser malgré eux, mais il est un fait que la perplexité face à la complexité non seulement croissante, mais contradictoire du monde contemporain figure parmi les causes majeures des tactiques rusées.

BIBLIOGRAPHIE

- BALDE S., LE PICHON A., 1990, *Le Troupeau des songes. Le sacrifice du fils et l'enfant du prophète dans les traditions des Peuls du Fouladou*, Paris, Éditions de la MSH.
- BATAILLE G., 1965, *L'Érotisme*, Paris, UGE.
- BOYER R., [1978] 1992, *Les Sagas islandaises*, Paris, Payot.
- DIEL P., 1966, *Le Symbolisme dans la mythologie grecque*, Paris, Payot.
- DOSSE F., 1997, *L'Empire du sens*, Paris, La Découverte.
- ECO U., 1994, *La Recherche de la langue parfaite dans la culture européenne*, Paris, Seuil.
- JUNG C. G., 1959, « On the psychology of the Trickster-figure », *The Archetypes and the Collective Unconscious. Collected Works*, 9, 1.
- PITT-RIVERS J., [1973] 1983, *Anthropologie de l'honneur. La mésaventure de Sichem*, Paris, Le Sycomore.
- SERGEANT B., 1999, *Celtes et Grecs. I. Le livre du héros*, Paris, Payot.